



Jean-Claude Gandur, une aubaine pour l'art en Suisse

Le milliardaire de Genève expose sa collection de peinture abstraite. Avant de la donner à un musée de sa ville

Genève
Envoyé spécial

Le collectionneur Jean-Claude Gandur, 62 ans, est une aubaine pour son pays, la Suisse. Ce milliardaire d'origine égyptienne, installé à Genève depuis l'âge de 12 ans, a fait fortune dans l'exploration et l'exploitation pétrolière au Nigeria et en Irak. Il est aussi collectionneur dans deux domaines distincts: la peinture abstraite des années 1950 en France et l'archéologie. En 2001, une partie de sa collection égyptienne avait été montrée à Genève, sans que son nom soit révélé « *par respect pour mes parents encore vivants à qui je ne voulais pas imposer mes frasques* », explique-t-il. C'est une partie de sa collection de peinture qui est aujourd'hui révélée, car elle n'avait jamais été montrée.

Cette exposition annonce un projet ambitieux. En 2010, « *très accroché à l'idée que les collections privées rejoignent des institutions publiques* », Jean-Claude Gandur sortait de l'ombre pour annoncer qu'il finançait à hauteur de 20 millions de francs suisses (16,50 millions d'euros) le projet d'agrandissement du Musée d'art et d'histoire de Genève afin d'y déposer pour quatre-vingt-dix-neuf ans ses collections de peintures et d'archéologie. Le musée, conçu par Jean Nouvel, ouvrira autour de 2015 (*Le Monde* du 29 juin 2010).

Quand M. Gandur a prospecté au Kurdistan, la région n'intéressait pas les compagnies pétrolières: elle a fait une partie de sa fortune. Et quand il a voulu la dépenser dans la peinture, il s'est concentré sur la période la plus injustement négligée du XX^e siècle, l'abstraction lyrique parisienne des années 1950, balayée par le triom-

phe de la peinture américaine. C'est cette période qu'il expose.

Une toile de l'exposition, peinte en 1951 par Maria-Helena Vieira da Silva, est intitulée *Paris la nuit*. Or pour cette école picturale, cette « seconde école de Paris », comme on l'a nommée, l'obscurité a duré un demi-siècle. L'action de M. Gandur suffira-t-elle à la sortir de sa torpeur? A en juger par l'exposition, on se surprend à l'espérer.

L'ampleur et la justesse des achats permettent en effet de composer, à partir de ses seuls tableaux, un panorama très complet du sujet. Certes, il ne s'agit que d'abstraction, et encore, de celle, gestuelle, que défendaient dans les années 1950 le galeriste Jean-Robert Arnaud et sa revue *Cimaise*. Point d'abstraction géométrique – même si la collection compte quelques Vasarely, qui n'ont pas été retenus – ni a fortiori de tendances figuratives, de Bernard Buffet au réalisme socialiste, qui faisaient la diversité et les querelles vivifiantes du Paris de cette époque.

La centaine de tableaux choisis représente un peu moins du tiers de ce que le collectionneur entend donner au Musée d'art et d'histoire de Genève. L'exposition commence par deux précurseurs, Alberto Magnelli et André Masson, qui non seulement impressionnèrent beaucoup les jeunes artistes qui les virent au sortir de la seconde guerre mondiale, mais donnent aussi deux axes possibles pour ce qui s'ensuivit: un travail issu lointainement de la grille cubiste, un autre de la spontanéité surréaliste.

En 2001, une partie de sa collection égyptienne avait été

montrée à Genève, sans que son nom soit révélé

La suite s'enchaîne presque naturellement. Passé un petit Ad Reinhardt de 1943 dont on se demande ce qu'il fait là, mais qui splendide, on parcourt un couloir rempli de ceux qui exposèrent dans les années de guerre sous le titre alors ambigu, mais provocateur dans un contexte où les nazis considéraient les travaux de ce genre comme de l'art « dégénéré », de « peintres de tradition française ». Les Bazaine, Lapique, Le Moal, Manessier, Singier sont bien choisis, et ouvrent la voie aux Estève, Gauthier ou Germain, des noms dont on se rend compte qu'ils sont depuis trop longtemps au purgatoire.

L'exposition montre ce qu'il faut d'artistes du mouvement Cobra (venus de Copenhague, Bruxelles, Amsterdam titiller les Parisiens dans leur tanière), mais aussi deux beaux Fautrier, et un Wols, qui eurent un impact extraordinaire sur les jeunes d'alors. Georges Mathieu sortit bouleversé d'une exposition de ce dernier. On y revient tout de suite.

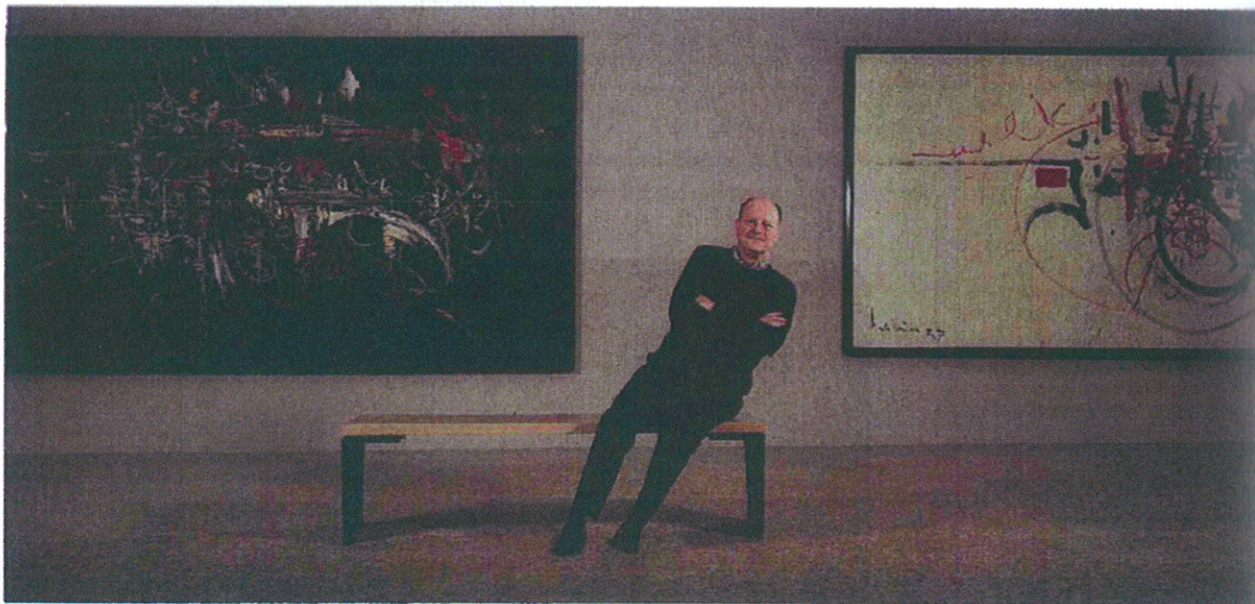
Elle montre aussi deux oubliés de la plupart des rétrospectives sur le sujet, Atlan et Schneider. Ce dernier était pourtant à l'époque toujours présenté avec Hartung et Soulages. Ce que rappellent les dernières salles du musée, avec des œuvres imposantes, en y adjoignant Georges Mathieu. Celui-ci est le sujet de l'affiche, une photographie prise alors qu'il réalisait un tableau à une allure folle, en public, au Japon, présageant les futurs happenings. Mathieu fut non seulement un des théoriciens de la peinture gestuelle, mais aus-

si celui qui introduisit le loup dans la bergerie, c'est-à-dire Jackson Pollock et la peinture américaine à Paris.

En faire le héros de cette exposition n'est que justice. Remonter Hartung, un précurseur de l'abstraction, et Schneider, aussi. Y adjoindre un Vedova d'exception, dépoussiérer Alberto Burri, faire découvrir à beaucoup Scarpitta,

montrer que la France accueillait des Chinois comme Zao Wou Ki et Chu Teh-Chun, des Russes comme Poliakoff, Lansky, De Staël ou Léon Zack, mais aussi des Roumains, des Belges, des Hongrois (les Hantaï de la collection sont parmi les plus beaux) et on en oublie, c'est restituer l'atmosphère ouverte du Paris des années 1950, et c'est très bien. Fai-

re dévernir, comme les commissaires en ont eu l'initiative, certains des tableaux achetés récemment sur le marché français, où des galeristes pensent qu'il est nécessaire de transformer des toiles en vitraux pour mieux les vendre, est aussi une œuvre pie. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. ■



Jean-Claude Gandur au Musée Rath. ALAN HUMEROSÉ / REZO.CH